

ELLA, VOYAGEUSE IMMOBILE

Dominique HECHES

UPVD, Crilaup / CREAC, Perpignan

Palabras clave: Viaje, Patagonia, mujer, madre alemana.

Resumen: Ella Hoffman llega en Buenos Aires el 3 de febrero 1923. Con sus tres niñitas se reúne con su marido que trabaja de administrador ya desde hace dos años en una estancia patagónica. Se instala en este universo principalmente masculino, grosero, áspero. A través un conjunto de letras dirigidas a su madre, encontradas y publicadas por su hija 50 años después, nos entrega, sin haberlo querido un testimonio sobre su vida cotidiana y sus viajes por Patagonia, dándonos una visión de la construcción de esta Argentina al principio del siglo XX, Estado independiente cuyo sur pertenece a potencias extranjeras y que se nutre en mano de obra de la inmigración europea, resultado de una política que favorece la europeización del país. La realidad que nos enseña es reconstrucción a través un diálogo de generación rico y sutil de sensibilidades femininas, filtros inconscientes pero actuando.

Mots-clés : Voyage, Patagonie, femme, mère allemande.

Résumé : Ella Hoffman arrive à Buenos Aires le 3 février 1923. Avec ses trois filles, elle rejoint son mari employé comme administrateur, depuis plus de deux ans, dans une estancia de Patagonie. Elle s'installe dans un univers essentiellement masculin, grossier, et rude. A travers un ensemble de lettres adressées à sa mère, retrouvées et publiées plus de 50 ans après par sa fille, elle nous livre, sans l'avoir

voulu, un témoignage sur sa vie quotidienne et ses voyages en Patagonie, nous donnant une vision de la construction de cette Argentine au début du XX^{ème} siècle, état nation indépendant dont le sud appartient à des puissances étrangères, et qui s'alimente en main d'œuvre d'une immigration européenne, résultat d'une politique favorisant l'eupéanisation du pays. La réalité qui nous est donnée à voir est reconstruction à travers un dialogue générationnel riche et subtil de sensibilités féminines, filtres inconscients mais agissants.

Keywords: Travel, Patagonia woman German mother.

Abstract: Ella Hoffman gets to Buenos Aires on February 3rd 1923. With her three daughters, she joins her husband, who has been working as an administrator in a Patagonian farm, for more than two years. There, she settles in an essentially male, rough and harsh universe. Through the collection of letters addressed to her mother, found and published more than fifty years later by her daughter, Ella Hoffman unintentionally delivers an account of her daily life and travels in Patagonia. She gives us a view of this early twentieth-century Argentina's building, an independent nation-state whose South belongs to foreign powers, the result of politics in favor of the country's Europeanization. The reality that is given to see is thus a form of reconstruction through a high generational dialogue, full of subtle female sensitivities, in fact some of unconscious but effecting filters.

Ella Hoffman arrive à Buenos-Aires le 3 février 1923, c'est-à-dire peu de temps après les événements tragiques qui ont ensanglanté la Patagonie¹. Elle est accompagnée de ses trois petites filles. Elle rejoint

¹ Curieuse province où 90 % des terres appartiennent à des étrangers. Etrangers dont la fortune a pris son essor de l'autre coté de la frontière, à Punta Arenas, comme celle des Menéndez, des Behety, des Braun. Ces fortunes relèvent du mythe par leur énormité. C'est ainsi que Mauricio Braun, fils de Elías Braun, réussit à la deuxième génération à posséder 1.376.160 ha, ce qui représente 1.250.000 moutons qui produisent 5.000 millions de kilos de laine, 700.000 kilos de cuir, et 2.500.000 kilos de viande. Ces chiffres sont à la démesure de la Patagonie et annoncent ce qui va se produire dans les années 1920-1921. Le mouvement anarcho-syndicaliste

enfin son mari, Hermann Brunswig, parti depuis plus de trois ans « hacer la América ». Cette expression signifie tenter sa chance en Amérique, dans le meilleur des cas y faire fortune ou, tout au moins, économiser suffisamment d'argent pour revenir ensuite s'installer au pays, c'est-à-dire en Allemagne. Son mari travaille depuis déjà trois ans, il a été employé comme *ovejero*² à la Estancia Anita³, qui appartient à la compagnie Menendez-Behety : « Como recompensa, la compañía me encargó la administración de la pequeña estancia Lago Ghio, con un sueldo mensual de doscientos pesos, más casa y comida. Sólo entonces pude hacer venir a mi familia que arribó

et les forces de droite vont se heurter en deux vagues successives, dont la première voit le triomphe du monde ouvrier, des sans-droits et des sans-terres, des damnés de la terre sur les possédants. La deuxième sera tragique : le 31 octobre 1921, Soto, leader anarchiste, a mobilisé les ouvriers de six estancias et huit jours plus tard tout le sud de la province est paralysé par la grève. Quelques régisseurs, quelques employés administratifs, certains patrons s'enfuient vers les villes, où, le récit de ce qu'ils viennent de vivre contribue à augmenter l'impression d'insécurité régnant dans la province. C'est dans ce contexte insurrectionnel que, le 9 novembre, Varela et deux régiments de cavalerie débarquent à Rio Gallegos. Il est décidé, sans doute parce qu'il en a reçu l'ordre, à en finir avec les perturbateurs. Les autorités civiles ont été éloignées, Varela a les mains libres et son entreprise de nettoyage peut commencer. Jouissant de la confiance des grévistes, qui lui envoient leurs meilleurs représentants, il procède toujours de la même façon : il les laisse s'approcher puis il les fait fusiller avant toute négociation. C'est ainsi que tous les dirigeants syndicalistes sont éliminés, sauf Soto, qui se réfugie avec une poignée de compagnons à Punta Arenas. Dans chaque *estancia* on compte les morts par centaines. De tous ces événements Ella ne raconte rien.

² Un *ovejero*= un berger.

³ *Estancia* située près de El Calafate, dans la zone des glaciers Perito Moreno et Upsalla, au pied de la cordillère.

en febrero de 1923 »⁴, (Bamberg, 2004: 38) précise t-il lors d'une conférence donnée au club allemand dans les années 50 et citée dans notre ouvrage de référence.

Ella voyage donc, non pas par goût du voyage ou de l'exotisme comme d'autres, mais par nécessité. Ella ne correspond pas aux modèles des grandes voyageuses célèbres au début du XX^e et pour lesquelles le voyage était un moyen de combattre leur ennui, d'affirmer leur personnalité, de soutenir un engagement dans la cause féministe et pour certaines de répondre strictement à des exigences éditoriales. Dans la vie d'Ella, le voyage est un hasard qui se confond avec son devoir de femme mariée, qui peut difficilement envisager de ne pas rejoindre son mari.

Ella Hoffman nous livre sans l'avoir voulu ou plutôt sans en avoir la pleine conscience un témoignage passionnant sur la vie de ces familles venues d'ailleurs et qui luttent pour survivre dans un environnement hostile dont il faut cependant triompher. Comme dans toute littérature de voyage elle devient elle, protagoniste principal du récit avec sa famille.

Texte d'autant plus intéressant qu'il est écrit par une femme, mère de trois petites filles et épouse d'un administrateur. Qui est-elle ? Une jeune mère allemande née en 1893, dont les trois enfants aînés sont nés pendant la guerre de 14-18 ; elle a quitté un pays ravagé pour l'aventure sur un nouveau continent. Pourquoi écrit-elle ? Ou

⁴ Pour une meilleure compréhension du texte, nous avons opté pour une traduction des passages cités.

“ Comme récompense la Compagnie me chargea de la administration de la petite Estancia Lago Ghio, avec un salaire mensuel de deux cents pesos, logé, nourri. Ce fut seulement à ce moment là que je pus faire venir ma famille, qui arriva en février 1923”.

plutôt pour qui écrit-elle ? Pour sa mère. En effet son témoignage passe par une série de lettres destinées à cette dernière restée en Allemagne. La première est écrite le 6 janvier 1923 et Ella est à bord du bateau qui quitte Hambourg pour Buenos Aires avec ses trois filles. La dernière date du 12 juillet 1929, elle est écrite de Chacayal dans la province de Neuquen et commence par ces mots « Hoy faltan justo dos meses para embarcarnos »⁵, (Bamberg, 1995: 299) c'est la chronique d'un retour annoncé en Allemagne de Ella et de ses cinq enfants. Un total de 73 lettres écrites pour elle, pour sa mère dans l'objectif de se raconter mais aussi de bâtir la mémoire de son expérience. Les 13 premières lettres sont écrites de l'Estancia Lago Ghio, province de Santa Cruz, c'est son premier contact avec la Patagonie, les conditions y sont difficiles, les 5 suivantes (lettre 14 à 19) relatent le voyage entre cette première estancia et la deuxième demeure, Chacayal, dans la province de Neuquen et les dernières (lettre 20 à 73) la vie de la famille installée dans cette deuxième estancia.

Il s'agit avant tout d'un regard personnel et intime. Mais il est important de s'interroger sur les conditions de production du discours, et sur les discours convergents ou conflictuels qui ont pu le produire, mais aussi de questionner les contraintes qui pèsent sur le récit tant dans les conditions de production que dans les conditions de réception.

Cette vie racontée n'intéresse, dans un premier temps, que le cercle familial le plus proche. Il faudra attendre que María, fille de Ella et petite fille de Mutti, elle-même professeur ayant enseigné l'anglais et l'allemand à l'université de Cordoba, découvre ces lettres précieusement conservées en Allemagne par sa tante maternelle, qui

⁵ “ Aujour'd'hui il manque juste deux mois avant que nous embarquions ”.

les lui remet, et dont elle entrevoit immédiatement l'intérêt littéraire et documentaire. Nous sommes en 1983. Il faudra encore attendre douze ans (1995) pour qu'elles soient publiées.

En effet, María, après de nombreux aller retour entre l'Europe et l'Amérique du sud, a quitté l'Argentine définitivement en 1963, elle revient en Patagonie en 1992 et avec beaucoup d'émotion, elle témoigne:

Cuando bajé del avión en Rio Gallegos, al sentir la olvidada furia del viento patagónico, agotándome la cara, los recuerdos de los lejanos días de la infancia me golpearon el pecho: de pronto me sentí otra vez esta niña de siete años que aceptaba ese gran traslado desde Alemania hasta la Patagonia como algo novedoso, eso sí, pero al fin, natural⁶. (Bamberg, 2004: 21).

De ce choc émotionnel naît l'ardente obligation pour elle de faire connaître, enfin, au public le plus large ce qui fit l'émerveillement de ses années d'enfance. Le vent comme madeleine.

Cependant ce témoignage est d'autant plus intéressant et émouvant, qu'il se construit à travers de multiples filtres.

Le premier est la vision d'Ella, qui choisit de raconter ce qui lui paraît pertinent, à travers une double forme d'auto-censure qu'elle s'impose pour donner une vision positive de son aventure, premier

⁶ "Lorsque je descendis de l'avion à Rio Gallegos et que je sentis la furie éternelle et oubliée du vent de Patagonie me fouettant le visage, les souvenirs des jours lointains de l'enfance me frappèrent la poitrine. Soudain je fus de nouveau cette petite fille de sept ans qui acceptait ce grand changement de l'Allemagne vers la Patagonie comme quelque chose de nouveau, bien sûr, mais finalement naturel".

filtre dont la volonté est de ne pas inquiéter sa mère, le deuxième agit par rapport au contexte politique local, une lettre peut toujours se perdre et tomber dans les mains d'un destinataire non prévu. Si son regard se focalise sur son vécu intime il est néanmoins régulièrement envahi par la description de la vie qui l'entoure. On découvre au fil des lettres la vie des pionniers, on y devine les tensions européennes, on assiste à l'émergence d'une nation qui se bâtit à travers de douloureux soubresauts. On y lit la réalité d'une immigration voulue et encouragée par le gouvernement argentin : un flux migratoire européen qui permet de forger le mythe de cette Argentine blanche et européanisée.

Dans cet univers masculin, grossier, rude, qui pense de façon obsessionnelle à la femme, qui souffre de son absence, mais qui, lorsqu'elle est présente, vit sa compagnie comme une gêne, un fardeau, voire une limite insupportable imposée à sa liberté, ce point de vue est unique. Il est en effet rare qu'une femme nous prête son regard pour voir vivre la Patagonie⁷. Une terre toujours vue, appréhendée et racontée par des hommes qui sont partis la conquérir, les lettres présentent la même réalité que celle vécue par ces hommes mais vue par une femme ; ce qu'elle nous donne à voir c'est l'univers masculin qui se dessine en toile de fond derrière un univers qui est le sien, fait de ces « *historias mínimas* »⁸, sans lesquelles pourtant celles des hommes se réaliseraient sans doute mais d'une autre

⁷ On peut songer entre autres à Lina Beck Bernard qui au XIX^{ème} a rejoint son mari, Charles Beck Bernard, embauché par le gouvernement argentin pour fonder des colonies agricoles, mais dans la province de Santa Fe, ou encore à Eduarda Mansilla ou Florence Dixie mais la nature de leur point de vue est différent.

⁸ « Les petites histoires », allusion au film de Carlos Sorín, réalisateur argentin *Historias Mínimas*, 2002.

façon. Ella regarde le monde dur et difficile qui l'environne, et où rien n'est donné, avec une certaine tendresse « En este país, nous raconte t-elle, los perros y los caballos casi no conocen mujeres y al principio tienen mucho miedo a todo lo que lleva pollera ⁹ ». (Bamberg, 2004 : 49).

Mais à aucun moment elle ne se révolte contre cette dureté. Ce regard de femme renvoie probablement à l'éducation de la femme de la bourgeoisie allemande du XIX^{ème} siècle dont elle est issue, mais nous plonge essentiellement dans l'intimité de son quotidien. D'autant plus qu'il s'agit d'un ensemble de lettres qu'Ella adresse sa mère, nous l'avons dit. C'est pour elle qu'elle écrit, une correspondance pleine de fraîcheur, pathétique dans sa naïveté, et dont on sent que les lettres qui la constituent sont trop spontanées pour imaginer que leur auteur ait pu penser qu'un jour elles seraient publiées

Ainsi, nous sommes au cœur de l'intime de cette aventure vécue par une femme jeune qui fait face avec le courage discret d'une grande âme qui ignore sa grandeur. On ne peut écarter le fait qu'elle écrive aussi tout simplement pour elle-même, l'écriture devient un moyen de magnifier des moments de vie en les fixant et en leur conférant cette exceptionnalité qui les distingue de la banalité écrasante du quotidien. Écrire c'est aussi un moyen pour elle de lutter contre l'appauvrissement intellectuel, la solitude, les moments de découragement ou tout simplement le regret du pays natal et de sa langue maternelle. La langue dans laquelle elle écrit est celle de son enfance, de son passé, de ses racines : elle tisse une épaisseur entre ce qui fut et ce qui est. Ainsi l'ombre portée de son passé sur son présent, rend son quotidien plus supportable, préserve son

⁹ “ Dans ce pays les chiens et les chevaux ne connaissent pratiquement pas les femmes et au début ils ont très peur de tout ce qui porte jupe”.

moi et le rend perméable aux réalités de l'univers auxquelles elle est confrontée. Cependant cette correspondance ne suppose aucune contrainte de périodicité, elle écrit quand elle peut, surtout quand elle sait que l'auto qui ramasse le courrier va passer. Certaines lettres sont datées de façon régulière, tous les quinze jours alors que d'autres sont espacées de longs moments de silence. Ainsi la lettre du 23 septembre 1923 commence par ces mots :

Han pasado casi cuatro meses desde que te escribí por última vez. Desde aquel primero de junio hemos estado comunicados, sin auto, sin diarios, sin noticia alguna de San Julián [...] Fue un invierno terrible, duro e interminable, como nunca lo he vivido¹⁰. (Bamberg, 2004 : 81).

Son désir et son besoin de communiquer avec le monde extérieur doivent se plier aux contraintes du climat. Pesanteurs climatiques qui l'isolent et qu'elle ne peut maîtriser. Cependant, si elle ne peut dominer les éléments, elle reste maîtresse de son temps car le temps qu'elle consacre à l'écriture est à la fois temps suspendu et temps volé. Volé parce que lorsqu'elle écrit, elle échappe aux taches ménagères et temps suspendu, parce que ses lettres fonctionnent comme un arrêt sur image, les mots lui font revivre les instants passés, ce qui lui permet de réfléchir et de mettre à distance ces moments; elle y découvre leur richesse au-delà de toute leur écrasante et dure banalité. Car, Ella explique et décrit sa vie quotidienne, elle y parle

¹⁰ "Quatre mois se sont pratiquement écoulés depuis la dernière fois que je t'ai écrit. Depuis le premier juin nous sommes restés coupés du monde, sans auto, sans journaux, sans aucune nouvelle de San Julian [...] ce fut un hiver terrible, dur et interminable comme je n'en ai jamais connu".

de la lourdeur de ce travail toujours recommencé, des enfants qui grandissent, de leurs caractères qui s'affirment, de son mari qui lutte à la construction de leur avenir, de leur couple qui se soude dans cette aventure.

A travers son récit s'opère l'édification d'une Amérique et de la nation Argentine et nous savons combien dans cette entreprise, au sens propre comme au sens figuré, le rôle des femmes est d'importance, non seulement en tant qu'actrices sur le terrain mais aussi comme productrices de textes. Certes ce texte peut se prêter à de multiples interprétations, mais il y a dans cette représentation une impression d'immédiateté et d'authenticité dans laquelle le lecteur ne cherche pas à démêler le vrai du faux.

Le filtre suivant passe par le choix que María opère, car il est évident que toutes les lettres ne peuvent pas être publiées. Ainsi la réalité qui nous est donnée à voir est reconstruite par le simple jeu des sensibilités qui nous la présentent. Il nous paraît donc évident que l'objectivité de ces documents n'est pas contestable mais que, bien au contraire, ils s'enrichissent de l'authenticité de l'âme de leurs auteurs.

Ces lettres écrites pour sa mère mais dont jamais la réponse ne figure, mais où s'intercalent de ci de là quelques lettres de son époux destinées à sa belle mère, maigre espace laissé à la voix masculine, et où apparaissent non seulement les commentaires de Maria, mais aussi les commentaires postérieurs de Ella¹¹ est un édifice dans lequel résonnent plusieurs voix : les souvenirs de Maria sont un miroir tendu à travers le temps et l'espace et où se reflètent le témoignage de ses parents.

¹¹ Elle fait une première publication, 18 exemplaires à usage familial en 1977, dans laquelle elle enrichit ses lettres de commentaires. Ce sont ces commentaires que Maria reprend et inclut dans l'ouvrage.

S'il est difficile de repérer une quelconque intertextualité agissante dans le discours d'Ella, on ne peut la nier au moment du choix des lettres qui précèdent la publication, elle agit sur la mise en scène et la mise en page de ce récit en mettant en relief l'adhésion au discours patriarcal dominant tout au long du XIX^{ème} siècle et qui se prolonge en ce début de XX^{ème}: il assigne la femme honnête et respectable à la sphère domestique tout en lui reconnaissant un rôle prédominant dans l'édification de cette Argentine européanisée. Ella, telle qu'elle nous est présentée par sa fille à travers ces lettres, se soumet volontiers aux contraintes qui l'assignent de par son sexe au rôle de la gardienne du foyer mais son discours participe aussi à un véritable travail de création littéraire dans lequel l'épanchement du moi reste contrôlé.

De toutes manières, pour le lecteur du XX^{ème} siècle, il s'agit d'un double voyage. Voyage dans le temps, la vie quotidienne des hommes et des femmes en ce début de siècle ressemble fort à celle qu'ils menaient au XIX^{ème} siècle: peu de changement, les besognes les plus simples se font encore sans l'aide de ces machines qui facilitent, par leur prolifération, notre existence. Là elles absorbent le temps et l'énergie. Chaque lettre permet de mieux mesurer le poids du quotidien. Voyage dans l'espace, aussi. Le paysage, la nature, le climat, n'ont pas d'équivalent en Europe et cette réalité nouvelle nous la découvrons par le regard étonné de celle qui la découvre. Alors nous prenons conscience du poids de l'espace. Tout déplacement est une aventure. Ainsi surgit la vie du pionnier, dominée par la pesanteur du quotidien et le poids de cet espace.

Il faudrait aussi ajouter la barrière de la langue, comme facteur favorisant le repli sur soi. Ella, ses enfants et son mari vivent isolés sur un îlot linguistique. Entre eux, ils ne parlent que l'allemand. Ils sont cernés par un océan hispanophone.¹² Leur vocabulaire les

¹² Ils ont des voisins basques ou *criollos*.

renvoie aux réalités qu'ils ont laissées derrière eux. C'est avec les mots du vieux monde qu'ils désignent ce monde nouveau qui se laisse mieux décrypter par la langue espagnole. Lettres que nous lisons aujourd'hui traduites en espagnol traduites par la volonté de María. Cette démarche linguistique est une forme de réappropriation d'un pan de la mémoire de l'histoire de la Patagonie à un moment où le pays en cette fin de XX^{ème} se penche sur son histoire.

Sur ces « *tierras de nadie* ¹³», entre la *Patagonia trágica* (Borrero, 1973) et la *Patagonia rebelde* (Bayer, 2002) il y a une autre Patagonie, une terre féminine, poétique et mythique.

Le tout ayant pour fond une nostalgie discrète, comme un regret poignant de tout ce qu'il a fallu laisser là-bas, et qui constitue comme le rêve inversé du mirage qui a sinon provoqué, du moins favorisé le grand départ. On regrette l'Allemagne, tout comme on a souhaité la Patagonie. Il y a dans ces lettres une tonalité identique à celle que l'on trouve dans les plis que Madame de Sévigné adressait à sa fille. Ils exorcisent l'absence, transfigurent le manque en attente, et enjolivent un quotidien grincheux pour faire de chaque instant une merveilleuse improvisation. Car le regard qu'Ella porte sur le monde qui l'entoure, s'illumine de celui qu'elle porte, dans des instants comme suspendus, sur ses enfants qu'elle regarde grandir, enfants qu'elle sent heureux de vivre dans cet univers magique, où ils sont libres et comme à l'abri de la méchanceté du monde, des conflits européens, de l'univers du Mal. Au fond, l'hostilité première de la Patagonie est comme un cocon protecteur pour les enfants. Pour vivre heureux, vivons cachés.

¹³ « Les terres de personne », allusion au terme employé par le gouvernement argentin lors de sa conquête des terres des Indiens.

Et pourtant, la vie est dure. L'hiver est encore plus terrible qu'en Allemagne. Plus froid, plus long.

La nieve nos tenía encerrados, a veces no podíamos salir de la casa por varios días. Al principio me entusiasmaba la inmensa llanura alba, siempre igual [...] que contrastaba con el gris plumizo del cielo. Pero con el pasar del tiempo ya ni la queríamos mirar y nos dolía los ojos de tanta blancura. [...] Las nenas andaban siempre con las piernas desnudas en la nieve [...] y su habitación no se calentaba nunca muy bien¹⁴. (Bamberg, 2004: 82).

De plus, ils manquent de tout. Ils sont obligés de tout faire. Il faut plusieurs mois pour recevoir d'Europe les objets les plus simples, comme des jouets mais aussi des cahiers, des crayons, car il faut songer à l'éducation des enfants. D'un autre côté, on a rarement vu désert aussi peuplé. Toutes les semaines passent par l'*estancia* des hommes qu'il faut héberger et nourrir. « No son un regalo agradable esos viajeros ; los nativos duermen en la casa de los peones, pero a los otros los tenemos que alojar, nos guste o no ». ¹⁵ (Bamberg, 2004 : 81). Et c'est un travail supplémentaire qui s'ajoute au labeur

¹⁴ “La neige nous maintenait enfermés, quelquefois, nous ne pouvions sortir de la maison durant plusieurs jours. Au début j'étais enthousiasmée par l' immense plaine blanche toujours égale [...] qui contrastait avec le gris couleur plomb du ciel. Mais le temps passant, nous ne voulions même plus la regarder et nous avions mal aux yeux de tant de blancheur [...] les filles marchaient toujours jambes nues dans la neige [...] leur chambre n'était jamais bien chauffée”.

¹⁵ “Ces voyageurs ne sont pas un cadeau agréable; les natifs dorment dans la maison des employés, mais les autres il faut que nous les logions, que ça nous plaise ou non”.

de chaque jour. C'est ainsi que « un domingo por la tarde, estando de visita Otto Hering, un auto se detuvo delante del jardín y descendió Mr Bridges con dos jóvenes ingleses »¹⁶. (Bamberg, 2004: 120). Nous sommes en novembre 1923.

Visite inattendue qui bouleverse la jeune femme, car le personnage est d'importance. Il s'agit de Lucas, le fils de Thomas Bridges. Ella explique à sa mère qui fut Thomas Bridges : enfant trouvé sous un pont de Londres, d'où son nom, recueilli par un pasteur anglican venu évangéliser ces terres du sud, et qui décide de se fixer aux « confins du monde » et de s'occuper lui aussi du sort des Yaghans ; il fonde pour ainsi dire Ushuaia, il pacifie les relations entre Yaghans, Onas, Alakalufs, s'installe à Harberton, une magnifique *estancia* en bordure du canal de Beagle en face de l'île de Navarino, pour finir par être considérés, lui et les siens, comme « gente de importancia »¹⁷. (Bamberg, 2004 : 119). Il est évident que c'est un peu enjoliver la réalité. Car, Thomas Bridges, en voulant évangéliser les Yaghans, en les habillant, en les sédentarisant, en regroupant les quelques survivants autour de lui à Ushuaia et en les mettant au travail, est sans doute, en partie, responsable de leur disparition. Mais il était pétri de bonnes intentions. Le gouvernement de Buenos-Aires, reconnaissant, lui octroie les 20000 hectares qui constituent encore aujourd'hui la *estancia* Harberton. Thomas Bridges a sans doute été un moyen pour les Argentins de contenir le déferlement des Chiliens dans cette partie de la Terre de Feu, tout en assurant, sinon la présence, du moins l'influence de l'Angleterre.

¹⁶ “Un dimanche après midi alors que Otto Hering nous rendait visite, une auto s'arrêta devant le jardin et en descendit Monsieur Bridges accompagné de deux jeunes anglais”.

¹⁷ “Des gens importants”.

Ella, prudemment, ne retient que l'aspect le plus lumineux du personnage. Sans doute a-t-elle peur que sa lettre ne s'égaré et tombe dans des mains étrangères. Son avenir, celui de son mari et de ses enfants dépendent en effet de Lucas Bridges, car « se rumoreaba que cuando viniese a la Patagonia en primavera iba a despedir a los tres administradores alemanes : Brunswig, Hering, y Wlotzek »¹⁸, (Bamberg, 2004 : 120), nous précise t-elle dans ses commentaires de 1977. Et ce, sans autre motif que sa détestation des Allemands, car cet Anglais, avait combattu en 14-18. Cependant, Lucas Bridges arrive à Lago Ghio malade, à tel point que les Brunswig pensent que leur hôte va mourir. Ce dernier en est d'ailleurs persuadé et envoie un télégramme laconique « no hay trampas »¹⁹, (Bamberg, 2004 : 121), qui exonère ses hôtes de la responsabilité d'une mort qu'il sent proche. On imagine la culpabilité et la responsabilité de Ella, la mort de Lucas Bridges aurait été interprétée à la lumière des antagonismes européens, vivaces, même à des milliers de kilomètres, vaincu contre vainqueur, Allemagne contre Angleterre, à laquelle on pourrait ajouter la relation patron-employé. Mais grâce aux soins d'Ella, il guérit, et quelques semaines plus tard, elle écrit:

Para festejar la salud recuperada de Bridges carneamos un cordero y lo comimos a la manera campestre como asado a la llama, al aire libre ¡Qué rico! Nos sentamos todos alrededor del fuego armados de facones. No es muy elegante

¹⁸ “Le bruit courait que lorsqu’il viendrait en Patagonie au printemps, il allait congédier les trois administrateurs allemands Brunswig, Hering, y Wlotzek”.

¹⁹ “Il n’y a pas de piège”.

esa manera de comer, pero es muy divertida y práctica²⁰.
(Bamberg, 2004: 126).

Auparavant, sa convalescence fut un vrai bonheur, une parenthèse au cours de laquelle Ella se sent femme. Elle se confie à sa mère : «La amistad con el simpático viejo Bridges se hace cada vez más estrecha. Disfruto de las conversaciones con este hombre tan interesante, que conoce cada rincón de la tierra [...] Paso horas con Bridges »²¹. (Bamberg, 2004 : 124).

Elle admire cet homme, premier pas inconscient vers ce qui pourrait être une amitié amoureuse entre une jeune femme de trente ans et un monsieur déjà mûr de quarante neuf ans ; sa présence enchante la solitude et l'ennui qui sont son quotidien. Cet être qu'elle a arraché à la mort l'écoute et lui parle de ce qu'elle aime, la nature, le ciel, les oiseaux, la vie en un mot. Il y a dans ces passages une poésie délicate et retenue, comme une demi-teinte de bonheur ingénu, bonheur trop fort cependant pour n'être point partagé et confessé à un proche, sa mère. Néanmoins, pour exister cette relation a dû vaincre bien des préjugés. Il est Anglais, ils sont Allemands. Ils n'ont rien à se dire et elle le dit:

Al principio tuvimos que darnos como un empujón para vencer esa barrera. Pero hay cosas y situaciones que elevan

²⁰ “Pour fêter la santé retrouvée de Bridges, nous avons tué un mouton et nous l'avons mangé à la paysanne, cuit au feu de bois, à l'extérieur. Comme c'est bon ! Nous nous sommes tous assis autour du feu, avec nos grands couteaux. Cette manière de manger n'est pas très élégante mais c'est très amusant et bien pratique”.

²¹ “ L'amitié avec le sympathique vieux Bridges s'approfondit de jour en jour. Je profite de ces conversations avec cet homme si intéressant, qui connaît le moindre recoin du monde [...] je passe des heures avec Bridges”.

lo personal por encima de la nacionalidad [...] Por mi parte siento un gozo casi sagrado por haber podido salvarle la vida a un inglés, un enemigo de antaño²². (Bamberg, 2004: 118).

Cette réconciliation germano-anglaise²³, n'est en définitive que le triomphe de l'humain, favorisé par les circonstances mais aussi par le poids d'une terre inhospitalière et de l'éloignement. En un mot, les faits, la géographie, la poésie d'une relation, triomphant d'une idéologie.

Ainsi, la vie de ces *estancieros, ovejeros ou peones*, propriétaires, administrateurs ou employés, hommes, femmes, n'est faite que de labeur. « Je travaille donc je suis », telle pourrait être leur devise. Se trouve donc démythifiée cette conquête de l'Ouest argentin. Ici rien n'est facile, et, au contraire tout se résume à un travail titanesque de chaque instant, à une lutte permanente contre le froid, la pluie. On découvre que les enfants vont nus pieds, que l'on mange du mouton 365 jours par an, et que les journées sont dévorées par une multitude d'activités toujours recommencées, épuisantes, et que l'on sait devoir accomplir le lendemain, et que ce sera sans fin. Question de survie. Mais en même temps le spectre de la faim est éloigné. Ella a quitté une Allemagne dépourvue de tout. Pendant la guerre, adultes, enfants, vieillards ont vécu le ventre vide et le froid aux trousseaux. Et cette situation perdure. Ella, en réponse à une lettre

²² “ Au début nous dûmes nous faire violence pour vaincre cette barrière. Mais il y a des choses et des situations qui mettent les affaires personnelles au dessus de la nationalité [...] et pour ma part j'éprouve une jouissance presque sacrée d'avoir pu sauver la vie d'un Anglais, un ennemi du passé ”.

²³ Lucas Bridges a combattu pendant le premier conflit mondial.

de sa mère qui probablement dresse un tableau sombre de la vie au pays, s'écrie pleine de compassion : « Dios mío, Mutt, otra vez la falta de alimentos, qué triste ; cuánto daría por enviarles unos capones bien gordos para Navidad ! »²⁴. (Bamberg, 2004 :113).

En comparaison, La Patagonie, est un pays de Cocagne. Elle offre en abondance viande de mouton, de poulet, d'autruche, des œufs, du pain, des légumes, et, à la belle saison, des fruits et des champignons qu'il est amusant d'aller cueillir avec les enfants. Certes, rien n'est donné. La terre est chiche. Les gelées anéantissent parfois les récoltes. Mais tout est là. Il suffit de faire l'effort de se servir. Dans ce Paradis, Ella sait qu'elle n'entendra jamais ses petits crier famine et que la souffrance de n'avoir rien à leur donner à manger lui sera épargnée. Dans ce Nouveau Monde, si tous les repas se ressemblent, du moins est-on sûr de n'en sauter aucun. Et la certitude que cette abondance dans la monotonie ne finira jamais, émerveille Ella, parce qu'elle la devine aussi inépuisable que l'immensité des terres qui enserrent son *estancia*.

Cette vie du *patrón* n'est guère plus douce que celle des péons, brutes que l'on comprend à peine, qui partent comme ils sont arrivés, à l'improviste, et dont il faut toujours se méfier. Ils vivent tous de la même façon. Tous logés à la même enseigne de la précarité. Car à la difficulté du quotidien s'ajoute quelque chose de mystérieux et sur laquelle personne n'a de prise : les cours internationaux de la viande ou de la laine, dont les variations viennent se faire sentir jusque dans ces replis du monde qui semblent oubliés, mais qui subissent tous les contrecoups de crises qui les dépassent. L'égalité devant l'intransigeance de la nature, du quotidien, des marchés.

²⁴ “ Mon Dieu, Maman encore le manque de nourriture, que c'est triste ! Combien donnerais-je pour vous envoyer quelques moutons bien gras pour Noël ! ”

C'est donc ça la vie de l'administrateur ? Un bien grand mot qui dissimule la fragilité de celui qui ne possède pour tout bien que la force de ses bras et la foi en un avenir meilleur et qui sait, comme le péon qu'il a sous ses ordres, que ces terres qu'il fait fructifier ne lui appartiendront jamais.

Mais parallèlement, ces lettres dégagent une poésie touchante qui transfigure le réel. La neige à perte de vue, épandue sur la plaine, la fait si belle que tant de beauté lui enlève toute hostilité. Ella s'extasie devant cette nature vierge, devant ces espaces qui se givrent la nuit pour rutiler au petit matin sous un soleil timide, devant ces fleurs dont les couleurs éclatent un beau matin de froidure et qui annoncent la venue d'un été d'autant plus beau qu'il sera bref, devant ces montagnes lointaines qui témoignent de l'infini de ce monde. Car derrière leur barrière bleutée, elle sait qu'il y a encore des terres et des terres, des femmes et des enfants qui attendent l'été. Certaines lettres d'Ella débordent de cette poésie de l'attente et ne sont qu'un hymne à l'amour de la vie. Son écriture traduit sa jubilation : « El otro día galopamos²⁵ sobre la pampa inmensa, con la cordillera majestuosa y sus picos nevados a nuestras espaldas, y observar tantos animales salvajes fue hermoso »²⁶. (Bamberg, 2004: 51).

Il y a dans ces pages le rayonnement d'un bonheur simple qu'elle exprime en ces termes :

Por fin llegó el calor, muy fuerte, y los días sin viento. En este momento estoy sentada bajo una glorieta formada por

²⁵ Elle est une des rares femmes à monter à cheval dans la région ce qui parfois surprend voire scandalise...

²⁶ "L'autre jour nous avons galopé à travers l'immense pampa, derrière nous la majestueuse cordillère et ses sommets enneigés, ce fut un bonheur d'observer autant d'animaux sauvages".

las ramas tupidas de unos sauces llorones, a mi lado un arroyuelo hace oír su “glù glù”, las nenas chapalean en el agua: gozamos, entregadas plenamente a la naturaleza²⁷. (Bamberg, 2004: 142).

Cette vie est la même que celle que menaient les conquérants de l’Ouest américain et qui a donné naissance à toute une littérature et à une filmographie importante. Les Américains du Nord ont su, ont du, mythifier ces héros du quotidien qui ont fait la grandeur des Etats-Unis. Ici, rien. Les Argentins n’ont pas accordé à ces humbles de place dans leur histoire. Il y là comme un mythe gâché, ignoré ou tout simplement refoulé. Or la publication de la correspondance de cette Allemande qui avait dans la pampa et au-delà, des sœurs innombrables, modifie un tant soit peu les choses. Désormais, cette pampa, terre de violence et de vacuité, devient un lieu où vécurent des femmes, des enfants, heureux malgré toutes les difficultés. Au point qu’une des filles d’Ella, ayant fini ses études en Allemagne, reviendra en Argentine pour y vivre et y mourir. Certains romanciers se sont emparés de cette histoire mais ils sont encore bien peu nombreux. Reste à trouver un cinéaste qui fera de ces épopées discrètes un récit assez poétique pour les mythifier. Mais une fois encore, cette Argentine est racontée par ceux qui l’ont faite, c’est à dire des étrangers, qui restent des spectateurs d’une réalité qui leur est donnée de vivre et dont le regard distancié fait tout le charme.

²⁷ “Enfin la forte chaleur est arrivée, et les jours sans vent. En ce moment, je suis assise sous une tonnelle que forment les branches épaisses de quelques saules pleureurs, à côté un petit ruisseau fait entendre son glou- glou, les filles barbotent dans l’eau : nous profitons de la nature entièrement livrées à elle”.

En outre, dans le cas précis d'Ella, il s'agit d'une femme des villes qui devient une femme des champs ; elle porte sur le monde qui l'entoure le regard d'une petite fille qui découvre la vie à la ferme.

Ainsi, la lecture de la correspondance d'Ella vivifie le mythe. Ces hommes et ces femmes ordinaires ont fait l'Argentine. La manière simple de dire leurs souffrances, leurs espoirs, leurs joies, donne comme une envie de vivre ce qu'ils ont vécu. Ils nous offrent la possibilité commode de connaître, par procuration, un quotidien fait de naturel, de contact permanent avec une nature violente mais attachante. Ella ne nous renvoie pas l'image de ces voyageuses excentriques et fortunées souvent, en outre, solitaires et célibataires mais elle nous donne à voir l'aventure d'une femme exceptionnelle de courage de ténacité et de luminosité. Ce témoignage s'il semble se limiter de prime abord à cette appréhension de l'espace domestique dans lequel est confinée l'épouse de l'administrateur, déborde bien vite ce périmètre restreint : on peut y lire en filigrane l'histoire de la construction identitaire tumultueuse d'une jeune nation, les soubresauts d'une vie économique et sociale, l'influence des conflits européens de ce début de siècle.

Si les lettres d'Ella ne sont pas destinées à être publiées par leur auteur, si elles ne relatent pas un voyage à proprement parler, si nous la considérons comme une voyageuse immobile, il apparaît clairement que ce qui la fait appartenir au genre voyage ressortit bien davantage au regard porté par le lecteur du XXI^{ème} siècle que les caractères propres à ce genre. La séduction de ce texte tient sans doute au fait que le lecteur de notre temps a besoin pour survivre de plus d'authenticité, comme pour mieux résister aux nuisances d'un monde nourri de superflu, d'inutile, de factice. Ella nous offre à bon compte ce qu'au XVIII^{ème} on appelait la « naïveté ». Et c'est précisément cette naïveté qui est aujourd'hui porteuse de mythe, qui donne un véritable statut à la littérature de voyage au féminin,

qui confère à ces lettres une place légitime dans le genre voyage et enfin, contredit Flaubert lorsqu'il affirme « le genre voyage est par soi même une chose impossible ».

REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- BAMBERG, María Brunswig de (2004) : *Allà en la Patagonia*, ediciones Printing Books, Buenos Aires.
- BAYER, Osvaldo (2002): *La Patagonia rebelde*, Buenos aires, 2nd edición, Planeta.
- BORRERO, José María (1973): *La Patagonia trágica*, editorial americana, Buenos Aires.
- BRIDGES, Lucas (2005): *El último confín de la tierra*, editorial americana, Buenos Aires.
- LAVOU ZOUNGBO Victorien et MARA VIVEROS Vigoy (2004): *Mots pour Nègres, Maux de Noires, enjeux socio symboliques de la nomination des Noir(e)s en Amérique Latine*, PUP, Perpignan.